

FRANÇOIS VEZIN

Que pouvez-vous nous dire de votre rencontre avec Robert Marteau et de la relation amicale qui s'en suivit ?

Tout est parti de Godofredo Iommi que François Fédier m'a fait connaître au début des années 1960. Un aspect extraordinaire du charisme de celui que nous appelions Godo était son pouvoir rassemblant. Il suffisait que, arrivant du Chili, Iommi débarque quelque part pour qu'afflue autour de lui tout un groupe assez cosmopolite dont on ne savait guère comment il s'était constitué. Toute une société se mettait à graviter autour de lui et c'est ainsi que, mêlé à cet entourage enthousiaste, on faisait connaissance. On se retrouvait à cause de Iommi et autour de lui. Robert Marteau, que je ne connaissais pas auparavant, était une de ces têtes qu'on s'habitue à retrouver dans son voisinage. On finissait ainsi par se connaître, se tutoyer ; je ne savais pas qui il était ni ce qu'il faisait dans la vie, je n'avais rien lu de lui, ce n'est pas pour lui que j'y venais mais c'est auprès de Iommi, pas ailleurs, que Robert Marteau s'est placé pour moi dans un paysage poétique et amical. J'ai assez vite compris qu'il était un proche de Michel Deguy qui avait déjà une certaine notoriété littéraire. N'ayant pas l'habitude de lire la revue *Esprit*, je ne savais rien des chroniques qu'il y publiait alors. Que des liens d'amitié nettement plus marqués se soient très vite établis entre lui et François Fédier, je ne m'en rendais d'abord pas vraiment compte ; cela je ne l'ai mesuré que bien plus tard. Il n'y a donc pas eu à proprement parler de rencontre, il y a eu ce phénomène de groupe, ce bouillonnement, qui a créé, bien involontairement de part et d'autre, un premier contact entre nous. Avides de poésie, nous l'étions tous, et c'est bien cela qui nous rassemblait. Quand Iommi était là, il n'y avait que la poésie qui comptait.

Vous êtes le premier à avoir prononcé devant moi le nom de Robert Marteau, c'était au début des années 70 ; qu'avez-vous lu de lui à cette époque et surtout qu'y avez-vous lu qui vous fit m'en parler de sorte que je me suis mis assez rapidement à le lire ?

Celui dont j'ai fait connaissance dans les conditions que je viens de rappeler n'était d'abord pour moi ni un poète, ni un auteur qu'il s'agirait de lire. C'était simplement un « séide » de Iommi. Je n'avais donc pas à m'enquérir d'éventuelles publications de sa part. Je n'en suis venu à découvrir ce qu'il écrivait qu'avec le temps et assez lentement. Il faut dire qu'à l'époque dont nous parlons Jean Beaufret et Martin Heidegger étaient en pleine activité et cela m'accaparait tellement que je ne recherchais guère d'autres lectures, sans parler de l'agrégation ou du service militaire qui me prenaient beaucoup de temps et d'énergie. Il y a cependant eu un tournant. En septembre 1965, j'ai été nommé au lycée de filles de Douai. J'ai su, je ne sais comment, qu'un livre de Marteau venait de paraître. Arrivé depuis peu à Douai, j'ai vu, dans la devanture d'une librairie, à deux pas de l'entrée des Houillères du Nord, ce livre dont le titre s'est imposé à mon attention : *TRAVAUX SUR LA TERRE*. Quatre mots sur une couverture de livre dont j'ai singulièrement senti le *poïds*. Je ne suis pas entré acheter le livre. Je n'avais pour le moment pas besoin d'autre chose que de ce titre qui s'est enregistré en moi et qui, à sa manière, répondait à certaines de mes préoccupations. Il y avait désormais pour moi, c'était clair, un poète et un livre de ce poète. Dans les années suivantes, je ne me suis pas précipité sur ses livres, il me suffisait de savoir que tôt ou tard je m'y mettrais. C'est le phénomène tellement important des lectures en attente. Quelques publications en revues me passaient de temps en temps sous les yeux. Il m'est difficile de préciser ce que je pouvais avoir lu vers 1970 mais j'étais convaincu que c'était là un poète à lire. Il faudrait d'ailleurs savoir ce que l'on peut entendre par *lire*. Jean Beaufret m'a dit un jour : l'important n'est pas d'avoir lu la *Critique de la raison pure* de la première à la dernière page, l'important c'est de comprendre ce qui se passe dans la *Critique de la raison pure*. Si l'on compte les pages de Robert Marteau, je ne devais pas en avoir lu beaucoup en 1970 mais j'étais assuré que celui à qui j'en recommanderais la lecture ne perdrait pas son temps.

Considérant l'oeuvre de Robert Marteau, à quelles remarques votre goût pour la langue française et les écrits qui la portent haut, votre grande et précise connaissance de la littérature française, vous amènent-ils ?

Il y a dans *Sur le motif* une phrase (p. 45) dans laquelle je vois un sommet de l'oeuvre de Robert Marteau :

« *A quoi je tends ? A entendre en moi chanter la langue comme la mer murmure dans les coquilles* ».

Avec cela tout est dit et je suis bien embarrassé pour y ajouter quelque chose. « *Il y a*, dit encore Marteau, *ceux qui se servent d'une langue et ceux qui la font* » (*Mont-Royal*, p. 96), « *Il ne s'agit pas de bien dire, mais d'inventer une langue* » (*ibid.* p. 89). On reconnaît là la leçon de C. F. Ramuz, un auteur de prédilection de Marteau : « *Le « français » est-il définitivement « constitué » ou peut-il devenir encore ?* » (lettre à Edmond Jaloux, 14 septembre 1923). « *Souvenons-nous*, dit pour sa part André Chénier, *que Malherbe faisait aussi sa langue et qu'à mesure qu'il enfantait une nouvelle pensée, il lui fallait créer aussi une expression nouvelle* » (*Commentaire sur Malherbe*, Pléiade, p. 819). C'est au fond, ce que, de son côté, ne cesse de dire Sergiu Celidibache : la musique est événement, non la relecture d'une partition imprimée il y a cent ou deux cents ans. Mais l'époque de mes premiers contacts avec Robert Marteau était aussi celle où je lisais dans *Qu'appelle-t-on penser ?* : « *Parler la langue est quelque chose de tout différent de l'utilisation d'une langue* » (p. 139). Là où André Chénier écrit : « *...Combien Malherbe connaissait notre langue, et était né à notre poésie ; combien son oreille était délicate et pure dans le choix et l'enchaînement de syllabes sonores et harmonieuses...* » (Pléiade, p. 805), je pense inévitablement à Marteau. Oui, Marteau est « né à notre poésie » et c'est sans doute pourquoi il peut se permettre d'affirmer : « *Il faut absolument être classique* » (*Fleuve sans fin*, 26 octobre 1982, p. 113).

Dans la constellation des poètes français, comment le voyez-vous ?

Si l'on prend *constellation* dans toute la rigueur du terme, il y est tout simplement chez lui. S'entretenant avec un peintre orientaliste, G. Courbet lui disait : « *Ab, vous allez dans les Orient, vous n'avez donc pas de pays* » (anecdote racontée par Charles Péguy dans *Clio*, Pléiade, p. 1170). Marteau a un pays, cela ne fait pas de doute.

Vous avez été tout particulièrement sensible à son chef d'oeuvre de prose Dans l'herbe paru en 2006 chez Champ Vallon, qu'y aimez-vous tant ?

S'il me faut parler de *Dans l'herbe* (qui aurait pu s'intituler aussi *La fable perpétuelle*), je vais en écrire des pages et des pages tant l'afflux des souvenirs personnels va se faire irrésistible. Entre la région de Niort et Le Grand Pressigny où j'habite maintenant la distance n'est vraiment pas énorme. Tout ce que dit Marteau dans ce livre m'est donc immédiatement présent, c'est toute mon enfance que j'y retrouve – époque où à la question : que veux-tu faire plus tard quand tu seras grand ? je répondais avec assurance : fermier. Votre question pourrait d'ailleurs porter aussi bien sur le roman de 1991 *Le Jour qu'on a tué le cochon*. Le souvenir sans doute le plus heureux que je garde de mes conversations avec Robert Marteau est cette fois où je lui ai dit : tu sais, Robert, le jour qu'on a tué le cochon, j'étais là !

J'étais là, à la ferme Deslandes, en novembre 1944, et j'ai assisté à la mise à mort du cochon, j'ai suivi, trois jours durant, tout le travail qui se fait autour d'un cochon que l'on vient de tuer. Les rillettes qui cuisent en plein air dans un grand chaudron, ces longs boyaux qu'on lave soigneusement afin de les utiliser pour la fabrication des saucisses, le sang qu'on recueille pour en faire du boudin ... C'était passionnant à regarder, je n'en ai pas perdu une miette – j'apprenais mon métier ! -, ces gens pleins de gentillesse pour moi (ils me faisaient goûter les rillons pour que je leur dise s'ils me semblaient bien cuits) savaient si bien s'y prendre pour effectuer chacune des opérations et se partager les multiples tâches, tout cela reste pour moi inoubliable. J'ai d'ailleurs eu récemment une incroyable surprise. Me trouvant à la bibliothèque municipale du Grand Pressigny, j'ai feuilleté le livre dans lequel Axel Kahn raconte son enfance au Petit Pressigny. Il avait en 1944 le même âge que moi, il a vu lui aussi tuer le cochon, et j'ai retrouvé exactement dans son récit détaillé tous mes souvenirs de cet épisode !

Mais hélas, un mois plus tard, nous avons dû regagner Paris. Pour faire les deux kilomètres et demi qui nous séparaient de la gare avec nos bagages, le fermier nous y a conduits dans son tombereau et je dois dire que, pendant ce trajet, je n'ai pas cessé de pleurer à chaudes larmes. L'idée de quitter la campagne pour regagner la ville me brisait le cœur.

Dire que le souci de la langue et du sacré est ce lieu vers lequel s'achemine aussi bien l'oeuvre de Robert Marteau que celle de Martin Heidegger, vous paraît-il avoir du sens ?

Sur cette question, je vous renverrai d'abord à François Fédier et à sa *Lettre à Robert Marteau* (cf. *Regarder voir*, p. 165 à 172), elle date de 1973. Mais là où François Fédier dit : « *La Bible n'est pas un poème* » (haut de la p. 170), j'ai envie de lui opposer la lettre de Paul Claudel à Louis Gillet du 10 novembre 1941 dans laquelle le poète écrit en toutes lettres : « *La Bible est un poème* » (cf. *Le Poète et la Bible*, t. I, p. 1810).

Depuis Dietrich Bonhoeffer la religion chrétienne aime à se dire judéo-chrétienne. D'autre part deux religions traditionnellement expansionnistes, la chrétienne et la musulmane, entretiennent aujourd'hui des rapports un peu plus conciliants. L'heure, dit-on, est au dialogue interreligieux. L'intention est excellente à condition de ne pas tomber dans ce que Heidegger appelle « *des fraternisations banardes* » (*Être et Temps*, p. 298, cf. *Écrits politiques*, p. 120). Or ce qui me gêne terriblement, c'est que ce dialogue, dans les expressions officielles qu'on lui connaît (la rencontre d'Assise en a été un moment fort) laisse entièrement de côté la question des dieux grecs, question à mes yeux essentielle car je suis, comme Dietrich Bonhoeffer, comme Martin Heidegger, un lecteur de Walter F. Otto. Je pense que *Les Dieux de la Grèce* sont un des grands livres de théologie du XX^e siècle. Il n'y aura pour moi de dialogue interreligieux que le jour où *l'Iliade* et *l'Odyssée* seront prises en compte dans le dit dialogue, c'est-à-dire le jour où l'on s'interrogera sérieusement sur ce qu'on a appelé pendant des siècles le « paganisme », car « *nous sommes bel et bien des païens baptisés* » (Heinrich Ochsner). Tout cela pour vous dire que, jusqu'à nouvel ordre, le seul endroit où je me sente engagé dans un dialogue interreligieux digne de ce nom est la poésie de Robert Marteau. Vous conviendrez, je pense, que ce n'est pas là une mince originalité. Croyez-moi, quand on habite le Grand Pressigny on ne peut lire sans un tressaillement

*Notre-Dame de Brassempony vous êtes là
Entre Ève et Marie extraite avec patience
Il y a de cela une Grande Année à
Peu près de la corne animale ...*

(*Écritures*, 24 juillet 2001, p. 77)

On trouve à la p. 65 du Message de Paul Cézanne (1997) le mot ouvertude ...

Sitôt parue la traduction française d'*Être et Temps* (novembre 1986) le mot *ouvertude* a fait sensation. Il ne pouvait en être autrement. *Erschlossenheit* est un mot-clé de ce livre, lui trouver un équivalent français était un défi qui mettait en jeu toute la signification de sa traduction française. Que ce mot ait été accueilli favorablement par des poètes comme Robert Marteau ou Dominique Fourcade ne semble pas un mauvais signe. Ce mot a fait aussi grincer des dents, il avait le tort de déranger des habitudes. Un peu moins de deux mois avant sa mort Jean Beaufret m'a dit en y mettant une certaine insistance : « *ouvertude est une bonne traduction* ». Ce jour de juin 1982 a été celui où nous avons eu notre dernière discussion de travail. Dans le contexte de cette discussion, cette phrase voulait dire : n'ayez pas d'hésitations, n'ayez plus de scrupule, vous tenez le bon bout...

Je profite de cette question pour dire à ceux que « déconcerte » la traduction française des *Apports à la philosophie*, que leur lecture trouverait à coup sûr une meilleure respiration s'ils se mettaient à fréquenter la poésie de Marteau, François Fédier ne faisant nullement mystère de tout ce qu'il lui doit.

Robert Marteau a écrit combien avait été pour lui déterminante la lecture de Simone Weil ; qu'aimeriez-vous dire à ce sujet ?

Né en 1937, je suis de douze ans plus jeune que Robert Marteau mais cette différence d'âge n'empêche pas qu'il y ait entre nous un climat d'époque qui nous est commun. Ni pour ses parents, ni pour les miens *Le Soulier de satin* n'avait marqué une date. Pour nous au contraire c'était un événement du siècle (même si, dans mon cas, je n'ai pas assisté aux mémorables représentations de la Comédie Française). Je n'oublie pas un climat de catholicisme intelligent et rénovateur qui, avec des personnalités comme Albert Béguin, s'est fixé vers 1950 autour des éditions du Seuil. On était avide de nouveauté. La lecture de la « Sainte Trinité », Péguy, Claudel, Bernanos nous rendait heureux, vaillants, exigeants (nous laissions Mauriac à nos parents). On entendait parler de la musique (un peu inquiétante) de Messiaen, j'ai toujours un exemplaire de *Meurtre dans la cathédrale* acheté vers cette époque-là. Dans le quartier où

j'habitais avec ma famille, on croisait régulièrement le Père Chenu qu'on aimait beaucoup. Il y avait aussi l'extraordinaire église du plateau d'Assy, la chapelle du Rosaire à Vence. La révélation des écrits de Simone Weil, due pour une large part à Albert Camus, a profondément remué la France dans laquelle j'ai grandi, où nous vivions, Robert et moi, sans encore nous connaître, qui était en même temps la France des prêtres-ouvriers. Un soir chez mes parents, une cousine que j'aimais beaucoup et qui avait sept ans de plus que moi a déclaré au milieu du dîner qu'elle venait de lire *La condition ouvrière* de Simone Weil. Elle était visiblement bouleversée et moi, je buvais ses paroles auxquelles je sentais mes parents réfractaires. Voilà le genre de choses qui vous marquent pour la vie. En ce sens, Robert et moi, nous sommes du même bord.

Je parlais à l'instant de reposer la question du paganisme mais que fait d'autre Simone Weil quand elle écrit au Père Couturier ? « *Comme toute la vie profane de nos pays vient directement des civilisations « païennes », tant que subsistera l'illusion d'une coupure entre le soi-disant paganisme et le christianisme, celui-ci ne sera pas incarné, il n'imprégnera pas toute la vie profane comme il le doit, il en restera séparé et par suite non-agissant* » (*Lettre à un religieux*, collection Espoir, p. 92). De cette coupure mise en cause ici par Simone Weil, il n'y a plus trace dans la poésie de Marteau. Elle est, si je puis dire, effacée avec une douceur hölderlinienne. A quel point la foi chrétienne est « du monde », Simone Weil le voit aussi clairement que Dietrich Bonhoeffer.

Vous qui savez ce que traduire veut dire, comment voyez-vous le traducteur qu'est Robert Marteau ?

C'est Baudelaire qui, en traduisant Edgar A. Poe, a ouvert l'ère des poètes-traducteurs et pour moi Marteau est évidemment l'un d'eux. Il prend place dans une longue lignée où l'on trouve Stefan George, Ruben Dario, R.M. Rilke, Boris Pasternak, Paul Celan, Philippe Jaccottet ... « *Il n'est permis de traduire les poètes*, dit Baudelaire, *que quand on sent en soi une énergie égale à la leur* » (*Salon de 1859*). Traduire un poète impose de faire œuvre de poésie. Le problème avec Marteau, c'est que la langue qu'il connaît le mieux est l'espagnol et j'étais au courant de sa longue collaboration avec Edison Simons que j'ai bien connu. Moi, je ne sais pas l'espagnol et, comme je sais un peu l'italien, je m'interdis de regarder vers l'espagnol, craignant de faire une « salade » entre les deux langues. Je me suis donc résigné depuis très longtemps à lire les poètes espagnols en traduction. Je manque de compétence pour juger ses traductions. Disons simplement que comme traducteur de Villamediana ou Gongora, je suis enclin à lui faire grande confiance. Là où je peux avoir un peu voix au chapitre, c'est au sujet de Peter Nim mais j'ai sur leur traduction une optique bien particulière. Je ne peux en lire une ligne sans y reconnaître un chef d'œuvre d'amitié, sans les imaginer assis côte à côte après une belle promenade dans la forêt de Bellême, sans y voir un cas insigne d'entente (cf. Peter Nim, *Les visites*, dans *Pour saluer Robert Marteau*, p. 72 à 75).

Quel portrait aimeriez-vous donner de lui à ceux qui ne l'ont pas connu ?

Pour le portrait physique, il existe des photos. Pour le portrait « moral » je me souviens de la réaction de Raphaël Slama la première fois qu'il a rencontré Robert Marteau : une telle ressemblance avec Jean Beaufret, il n'en revenait pas. Je dis portrait moral, le fond paysan était si évident chez l'un et chez l'autre et il ressortait d'autant plus qu'ils avançaient en âge. Race des paysans du centre. Leur manière de parler, d'être le là ...

Pour donner de Marteau un portrait, il faudrait aborder bien des sujets encore dont je n'ai pas parlé, la tauromachie, par exemple. Il y aurait beaucoup à dire de la manière dont il regarde la peinture, celle d'Olivier Debré, notamment. Je me souviens de ce trait de lumière quand je lisais *Huit peintres* : si Thoré-Burger a découvert Vermeer, resté invisible jusque là, c'est tout simplement qu'il était l'ami et l'admirateur de Corot. Il a une façon unique de regarder les animaux, son sens de l'observation étant certainement un héritage campagnard. On n'oublie pas la conviction avec laquelle il soutient que ce sont les oiseaux qui ont appris à parler aux hommes. La façon dont il considère la science m'intrigue depuis longtemps. Il faut un certain aplomb pour oser écrire : « *La science se meut à l'intérieur du mythe. Quand elle croit le vaincre, c'est qu'elle cède à son aveuglement* » (*Voyage en Vendée*, p. 34).

A défaut d'un portrait en bonne et due forme, il y a cette photo d'identité qui se forme au souvenir de certaines conversations. Il m'a expliqué un jour que c'étaient Giono, Claudel et Ramuz qui constituaient sa généalogie poétique. C'est ainsi qu'il m'a conduit à lire Ramuz. Très important pour moi reste ce qu'il m'a dit de Balzac. Il le voyait comme une éponge qui absorbe tout sur son passage !

